



L'ÉDUCATION
SENTIMENTALE
SELON JUDY BLUME

par Faith McNulty

Ph. Nico Jesse, Plon, 1954.

Le texte suivant est la traduction d'un article paru dans « *The New Yorker* » le 5 décembre 1983. La traduction française est de Jacqueline Michaud.

Il est intéressant de noter que les premiers succès de Judy Blume ne doivent rien ou peu s'en faut aux enseignants et aux bibliothécaires. De leurs jugements sur les nouveaux livres, publiés dans la presse, dépendent en général les décisions d'achat des écoles et des bibliothèques. Selon Richard Jackson, un des « editors » de Judy Blume chez Bradbury Press, les premiers livres de Blume ont survécu en dépit de comptes rendus mitigés ou de l'absence de comptes rendus : « *Entre le jugement des critiques et celui des enfants existe depuis longtemps un fossé* », remarquait-il lors d'une récente conversation.

Il y a quinze ans, Judy Blume était une maîtresse de maison active, mère de deux jeunes enfants, et habitait à Scotch Plains dans le New Jersey. Elle suivait un cours sur l'art d'écrire, travaillait des livres d'images pour les petits et un court roman décrivant les réactions d'une petite fille à l'arrivée d'une famille noire dans son coin de banlieue habité exclusivement par des Blancs de classe moyenne. Ayant remarqué la maison d'édition Bradbury Press dans une revue professionnelle, Blume lui envoya son manuscrit. Les éditeurs y décelèrent une promesse et suggérèrent des modifications. Blume était une élève passionnée ; en 1970, après un certain nombre de remaniements, le livre fut publié sous le titre *Iggie's House*. Il fut condamné par le « *School Library Journal* » qui y vit une « *sociologie au ras des pâquerettes* ». Cependant, tandis qu'elle remaniait *Iggie's House*, Blume écrivait un livre nettement meilleur, *Dieu, tu es là, c'est moi Margaret*, sur les émois qu'éprouve une fille au bord de l'adolescence. *Iggie's House* était construit sur une intrigue. Il n'y en avait aucune pour *Margaret*, si ce n'est le souvenir vivace que l'auteur conservait des tourments propres à cet âge. Adoptant la sincérité qui, à l'époque, commençait à poindre dans les livres pour enfants, Judy Blume décida de ne pas censurer ses souvenirs. Les pensées de Margaret tournent principalement autour de la menstruation qu'elle anticipe avec frémissement. « *Kirkus Reviews* », dont la voix est puissante

dans le monde de l'édition, n'aima pas le thème. Les commentaires de « *Booklist* » et du « *Times* » furent favorables mais brefs. Le « *School Library Journal* » le qualifia de réaliste, nota sa sincérité mais prédia au livre une audience limitée, c'est-à-dire celle des filles approchant de la puberté.

Le troisième roman de Blume, paru un an plus tard, était le pendant de *Margaret* ; il décrivait les tribulations d'un garçon de treize ans en proie à ses pulsions sexuelles. Cette fois encore Blume utilisa la formule de la description sans fard. Le titre du livre, *Et puis j'en sais rien*, reflète les incertitudes du héros sur à peu près tout.

Entre temps, inspirée par un fait divers racontant comment un petit enfant avait avalé la tortue de la famille, Blume avait écrit un texte pour un album ; Bradbury le refusa avec un certain dégoût, arguant que l'idée pourrait susciter des imitateurs. Blume soumit alors le texte chez E.P. Dutton. L'éditeur Ann Durell y vit le point culminant d'un roman humoristique. Blume, obéissante, écrivit *C'est dur à supporter*, lamentations d'un enfant de neuf ans qui trouve son petit frère insupportable. Les critiques aimèrent le livre mais les ventes furent modestes. En 1974, on comptait quatre nouveaux romans. Aucun n'attira beaucoup l'attention.

Mais en 1972 l'éditeur Dell publia *Margaret* en livre de poche, le mettant largement à la disposition des jeunes lecteurs sans intervention des bibliothécaires. Soudain, Blume et son public se rencontrèrent. Dans toutes les classes de sixième du pays, et sans doute dans bien des CMI et CM2, se répandit la nouvelle qu'on pouvait obtenir pour moins de 10 F un livre qui racontait sans mâcher ses mots l'épreuve de la puberté.

La demande ne cessait de croître et a sans doute été augmentée par la publication, en 1975, de *Forever*, un roman classé parmi les livres destinés aux « jeunes adultes ». Bien que les livres sur la perte de la virginité ne soient pas rares pour les grands adolescents, *Forever* alarma parents et bibliothécaires parce que les plus jeunes parmi les fans de Blume se précipitèrent pour l'acheter. Les censeurs se ruèrent aux remparts. La controverse contribua évidemment à faire de *Forever* un livre à forte vente. Depuis lors, Blume a publié quatre nouveaux romans, y compris un livre pour

adultes, *Wifey*. Aucun n'a reçu un accueil délirant de la critique. Aucun n'a reçu de prix littéraire important. Tous sont allés droit au but. Ses premiers livres continuent à se vendre régulièrement. Il a été vendu plus d'un million d'exemplaires cartonnés de ses œuvres ; mais pour bien mesurer son public il faut se reporter aux ventes des séries de poche, estimées à vingt-sept millions. C'est un chiffre stupéfiant dans le domaine des livres pour enfants. En 1981, on estimait à quarante-six millions la population âgée de cinq à dix-sept ans.

Lors de ma première lecture, il y a quelques années, la fièvre Blume ne m'avait pas contaminée. Son réalisme me paraissait superficiel, et son aptitude à observer les détails déplaisants me rebutait. J'ai repris ses livres récemment, décidée à trouver sa formule magique, et je suis maintenant prête à modifier mon point de vue. Dans un livre de Judy Blume, le réalisme est tout. Il est vrai qu'il est sans grande profondeur mais il est extraordinairement convaincant. Il est vrai également qu'elle fait état de détails désagréables — ceux que nous remarquons tous et taisons généralement — mais ils augmentent la crédibilité qui est la source de son pouvoir magnétique.

On peut comparer la technique de Blume à celle du cinéma vérité. Elle écrit comme si elle filmait le paysage de l'enfance vu par un œil d'enfant. Elle concentre sur les objets les plus proches et les événements immédiats le regard intense de l'enfant qui contemple, relevant les détails qui provoquent une reconnaissance immédiate. Comme dans une pièce de théâtre le dialogue véhicule l'histoire. Il est familier, drôle, et toujours révélateur. Blume est économe de mots. Ses histoires sont racontées à la première personne — soliloques soutenus, prodiges de mémoire. Chaque livre débute par une remarque candide. Nous avons le sentiment de lire un journal secret destiné exclusivement à celui qui l'écrit. Ainsi, il peut paraître naturel d'y trouver des notations tout à fait personnelles. Il s'agit souvent de remarques ayant trait à l'éveil de la sexualité. La plupart sont anodines mais on reçoit un choc en les voyant tout à coup imprimées. L'intimité fascinante qui en résulte persuade les lecteurs de Blume qu'elle écrit toute la vérité sur ce que pensent et ressentent les enfants.

L'héroïne de *Dieu tu es là, c'est moi Margaret* a presque douze ans. Sa principale inquiétude est de ne pas devenir une femme aussi vite que ses amies. Cela étant, elle pense aussi à l'école, au garçon qui tond la pelouse, à la question de savoir si elle doit être juive, comme son père, ou chrétienne, comme sa mère, et à des expériences sociales neuves, y compris la première boum où on risque de s'embrasser. Margaret ayant confiance en Dieu (un procédé qui m'irrite mais auquel je me suis faite), elle lui rend compte des événements pendant cette période d'attente. Elle est consciencieuse, raconte tout ce qui lui paraît important. Chaque détail a une signification. Par exemple, la liste de tout ce qu'elle a fait pour préparer sa première journée dans une nouvelle école révèle à quel point elle est impatiente et anxieuse :

« Mercredi soir ma mère m'a aidée à me laver les cheveux. Elle m'a mis de gros rouleaux. J'avais l'intention de les garder toute la nuit mais au bout d'une heure je les ai enlevés parce qu'ils me faisaient trop mal à la tête... Je me suis levée de bonne heure mais j'avais du mal à manger... J'ai mis ma robe écossaise neuve en coton... J'ai mis mes mocassins marron sans chaussettes. Ma mère trouvait cela ridicule. »

Margaret avait refusé de mettre des chaussettes parce que sa nouvelle amie, Nancy, l'avait prévenue que seules les « nouilles » portaient des chaussettes dans des mocassins. Elle arrive en classe, les pieds couverts d'ampoules, et s'aperçoit que Nancy s'est trompée — la moitié des filles portent des chaussettes qui arrivent au genou. La journée s'écoule. Margaret est très excitée par le billet que lui glisse Nancy : « *Club secret chez moi aujourd'hui après la classe — pas de chaussettes !* » A la réunion, Margaret s'aperçoit que les trois autres membres sont plus à la page qu'elle. Cachant vaillamment son manque de sophistication, elle souscrit aux conventions du club. Chaque membre doit tenir une liste des garçons qu'elle aime, utiliser un nom secret, et porter un soutien-gorge aux réunions. Margaret n'en possède pas. Cet achat est une expérience très importante. Importante également la réunion suivante du club où les membres commencent par chanter, en balançant les bras, « *We must, we must,*

we must increase our bust ! »* Naturellement le frère de Nancy et un de ses amis écoutent à la porte de la chambre. Tandis que les membres du club sortent, les garçons récitent l'incantation, en éclatant de rire. (Blume sait qu'une des souffrances les plus terribles de la jeunesse est sa vulnérabilité lorsqu'elle éprouve de la gêne.) Petit à petit, le club disparaît, non sans avoir eu une réunion à propos d'un autre secret des douze ans, la curiosité concernant le sexe opposé. Dans la chambre de Margaret, porte fermée et bloquée par une chaise, les membres du club examinent l'exemplaire dérobé d'un livre d'anatomie. Elles l'ouvrent à la page représentant un corps masculin :

« Janie demanda : *Crois-tu que Philip Leroy ressemble à cela quand il est sans vêtements ?*

— *Naturellement, créatine ! répondit Nancy. C'est bien un mâle, non ?*

— *Tourne la page, Gretchen, dit Nancy.*

La page suivante représentait le système reproducteur masculin. Aucune de nous ne parla. Nous nous contentions de regarder quand Nancy nous dit : mon frère ressemble à ça.

— *Comment le sais-tu ? lui demandai-je.*

— *Il se promène tout nu, dit Nancy.*

— *Mon père avait l'habitude de se promener tout nu, dit Gretchen. Mais il a cessé il n'y a pas longtemps.*

— *Ma tante est allée dans une colonie de nudistes l'été dernier, dit Janie...*

— *Qu'est-ce qu'ils font là ? demanda Gretchen.*

— *Se promener tout nu, c'est tout. Ma tante dit que c'est très paisible. »*

Cette scène et d'autres semblables nous paraissent comiques, mais pour le jeune lecteur c'est sérieux — l'équivalent de la prose brutale, crue, utilisée de nos jours dans d'innombrables romans pour adultes. On imagine aisément la surprise des lecteurs de douze ans reconnaissant des actes et des pensées qu'ils cachent en général aux adultes. Ils doivent ressentir un petit frisson et se demander : « Comment peut-elle bien savoir ? » Les scènes de ce genre choquent certains

adultes, également, et ils se plaignent de ce que la sexualité s'infiltré dans les livres de Blume. Elle y est en effet, mais pas plus que dans la plupart des jeunes esprits. Sauf dans *Forever*, Blume ne transmet aucune connaissance taboue ; elle ne fait que dire une partie de l'expérience des adolescents, habituellement inexprimée dans les livres. Et elle le fait avec une gentillesse candide qui lui permet de rétorquer aux critiques, « Honni soit qui mal y pense ».

Le talent de Blume est varié. Son réalisme la sert tout autant dans le comique de *C'est dur à supporter*, le livre sur la tortue avalée. Les enfants trouvent toujours très drôle qu'on fasse fi des tabous et qu'on parle de choses embarrassantes. *C'est dur à supporter* est une farce bouffonne sur la vie de famille dans laquelle Peter, âgé de neuf ans, est la victime des circonstances. Sa vie avait été jusque-là confortable mais tout se détraque au moment où ses parents font un autre enfant, surnommé Mousse, dont ils raffolent bêtement. Pour Peter, la vie avec Mousse se traduit par une série d'affronts et de désagréments. La vision qu'il a de son petit frère n'est pas enrobée de sentimentalisme. Ici, par exemple, il décrit le troisième anniversaire de Mousse :

« *Ralph est arrivé le premier. Il est vraiment gros. Et il n'a même pas quatre ans. Il ne parle pas beaucoup. Il grogne et attrape tout ce qu'il peut. En général il a la bouche pleine de quelque chose... Ensuite est arrivée Jennie. Elle portait des petits gants blancs et des jolis souliers. Elle portait même un livre de poche. A part ça elle avait des jeans sales et un vieux chandail. Sa mère... a dit que depuis quelque temps elle n'arrivait à rien avec Jennie — spécialement depuis qu'elle s'était mise à mordre... Sam est arrivé le dernier. Il portait un gros cadeau pour Mousse mais il pleurait... Sam s'accrochait aux jambes de sa mère et hurlait... Nous étions prêts. Nous avions celui qui se goinfre, celle qui mord et celui qui pleure. Mon idée c'est que ma mère était un peu folle d'avoir eu l'idée de faire cette fête. »*

* Pour les entêtés qui refusent de déchiffrer l'anglais : « *Nous devons, nous devons, nous devons développer nos seins !* ».

Peter, accablé d'une petite sœur, continue dans *Le roi des casse-pieds* le récit des extravagances de la famille. *Le roi des casse-pieds* est un condensé de l'humour d'un petit garçon. Le sommet est peut-être atteint dans l'épisode où une vieille dame offre à Peter de le payer pour une chasse aux vers de terre. Elle lui propose 50 centimes le ver. Peter et son associé dans cette affaire se demandent ce que la dame en fait. De la soupe aux vers ? Du ragoût de vers ? Des sandwiches vers et fromage ? Quand ils en arrivent à de la crème glacée aux vers ils sont pliés en deux de rire. Les astuces à base de vers de terre ne sont pas nouvelles, mais elles sont infaillibles, et Blume semble avoir une réserve inépuisable de semblables pierres de touche de l'enfance. Cependant, *Le roi des casse-pieds* est plus qu'un simple recueil de gags. Le rire naît de l'humour froid de Peter, mais sous le vernis de son cynisme le lecteur peut détecter un message chaleureux, tandis que Peter laisse voir inconsciemment sa tendresse grandissante pour les deux petits monstres.

Il est impossible de parler de Blume sans évoquer *Forever*, le livre que certains critiques ne lui ont pas pardonné. C'est une histoire d'adolescents dans laquelle Katherine, dix-sept ans, s' imagine qu'elle est vraiment amoureuse de Michael, dix-sept ans lui aussi, et couche avec lui. La description par Blume de ce que Katherine et Michael font au lit est une réponse, en termes soigneusement choisis, à des questions que les manuels d'hygiène ne posent pas. L'affaire se termine quand Katherine n'étant plus amoureuse s'aperçoit que l'on ne peut toujours se fier à

ses émotions. J'ai trouvé ce récit des plus ternes, mais il est facile de comprendre pourquoi un lecteur naïf doit trouver ses révélations fascinantes. Il est tout aussi évident qu'un tel livre peut déchaîner une tempête. Sans les révélations de *Forever* et les petits chocs boulevants introduits dans ses autres livres comme des noisettes dans un « brownie », Judy Blume n'aurait peut-être pas séduit des millions de lecteurs, mais elle a également conquis son public par un travail honnête, une technique supérieure du métier, et un talent qui lui permet de recréer une période éphémère de l'existence — celle qui va de neuf à treize ans. Elle écrit sur la solitude de la jeunesse, sur les secrets juvéniles — peur, inquiétude, élans, culpabilité. Il est dur d'être un enfant, dit-elle souvent. Ceux qu'elle met en scène sont emportés par des courants capricieux. Ils luttent pour conserver le sens de l'humour et garder la tête au-dessus de l'eau. A la fin de l'histoire, ils jouissent d'un moment d'équilibre tandis qu'ils contemplent l'étape suivante. Je me sens en sympathie avec les bibliothécaires qui sont malheureuses de voir *Tom Sawyer* et tous les livres que nous avons aimés retirés des étagères, mais c'est l'époque, non pas Blume, qu'il faut blâmer. Il y a chez Judy Blume bien des choses pour lesquelles je lui suis reconnaissante. Elle ne fait pas peur, elle n'est pas morbide. Sa prose est nette, rapide, sans fioritures. Elle a convaincu des millions de jeunes qu'on peut trouver la vérité dans les livres et que lire est amusant. A une époque considérée par beaucoup comme celle du déclin de l'écrit, ce sont des choses qui méritent la gratitude.

F. McN.

***Les titres
de Judy Blume
cités
en français
sont édités
à l'Ecole
des loisirs***